

ce voyage que le 25 novembre 1879 il écrivait : « Il me faudrait une vie agitée, n'importe de quelle manière, il faudrait un but cher à ma volonté, mais je suis indifférent à tout. »

A l'ombre des universités et des bibliothèques de Vienne, de Londres ou de Paris, ses énergies se canalisent. Elles se font ardentes, persévérantes. Son désir de sensations, de vie agitée, se change en une ténacité admirable à l'étude. Il aperçoit enfin le but cher que sa volonté réclamait, c'est le service total de sa race. Il est allé en Europe pour découvrir le Canada. Dans les verrières des cathédrales de Cologne et de Notre-Dame de Paris, se reflètent les clochers des églises québécoises, et les fleuves qu'il descend le font rêver des rives laurentiennes. Son séjour en Europe développe, affine son sens patriotique. Quelles occasions pourtant il eut de le perdre ! De 1888 à 1889 il étudie à Berlin où il suit les cours de l'historien Mommsen. Il séjourne à Vienne et à Rome, à Florence et à Naples, à Madrid et à Lisbonne. Il apprend, au cours de ces visites, l'allemand et l'italien, l'espagnol et le portugais. Et, à part six mois vécus à Londres, il demeure sept ans à Paris où il fait du journalisme à l'agence Havas. Si ce mélange de littérature allemande et anglaise, italienne et française, fait gagner en variété et en couleurs à sa façon de penser et à sa manière d'écrire ce qu'il leur enlève en unité et en cohésion, admirons-le du moins d'avoir conservé, en dépit de ses pérégrinations et de tant d'impressions diverses, un amour si ardent pour le petit peuple canadien-français, laissé là-bas au pied des Laurentides. Il n'a vécu que pour sa race. Toutes ses pensées s'y ramènent. Son œuvre entière n'a pas eu d'autre objet que de la servir. Et que de sacrifices il lui a joyeusement consentis. Laborieux, solitaire, il étudie, avec l'unique ambition d'être utile à